

DEUXIÈME PARTIE



Le Bi-Millénaire de la Chrétienté

TADEUSZ POKLEWSKI-KOZIELŁ

AVANT-PROPOS

Depuis sa naissance le christianisme a profondément influencé l'Europe. Le monde méditerranéen l'a connu tout de suite, déjà au cours du premier siècle. Ensuite cela a été la Gaule, certains peuples germaniques, etc. Nous autres, slaves de l'Europe centrale et orientale et les peuples scandinaves, nous sommes arrivés au christianisme seulement depuis l'an mil, vers les X^e-XI^e siècles. Cet an mil a marqué l'histoire de l'Église romaine par l'érection du métropolitain de Gniezno en Pologne, le premier hors des terres carolingiennes, y compris l'archevêché de Magdebourg.

Désormais, les églises nationales, de la troisième génération des structures ecclésiastiques, dépendent directement du Saint-Siège, sans passer par l'intermédiaire des anciens métropolitains britanniques ou germaniques. Pour généraliser le fait, notre «fin-de-siècle», l'an 2000, constitue une date de choix pour tous ces chrétiens, soit en Scandinavie, soit en Russie ou en Pologne, à partir de laquelle ils entrent dans l'Europe religieuse et politique comme des sujets indépendants. Depuis, leur culture est devenue partie et actrice de la culture de toute l'Europe chrétienne. La coutume du royaume chrétien, le rite ecclésiastique, l'écriture, les coutumes chevaleresques, l'enseignement, tout y débute. Il est évident que l'archéologie ne peut pas passer par dessus cet événement.

L'archéologie, bien sûr, doit se rendre compte des influences de la christianisation sur son objet d'études. Enfin, les changements dans la culture et dans la civilisation européennes, en rapport avec la nouvelle religion et le nouveau culte, est un des domaines principaux de recherches archéologiques. Notre revue qui souligne dans son titre qu'elle consacre ses pages à l'archéologie des temps historiques, ne peut donc pas laisser de côté le grand anniversaire du bi-millénaire des Églises chrétiennes. Dans quelques fascicules nous allons désormais faire place aux auteurs qui veulent présenter au public certains résultats de leurs recherches sur l'archéologie chrétienne.

Ce thème débute dans le présent fascicule, avec l'article de Monsieur Paul Barford consacré au Suaire de Turin. Chaque historien et archéologue médiéviste

sait bien combien le problème est compliqué, non seulement par la source, elle-même, pleine d'énigmes, mais aussi par la riche littérature scientifique, théologique et religieuse. Les points de vue des auteurs et leur attitude envers la relique diffèrent beaucoup. Il me paraît donc évident qu'on ne peut pas s'attendre à ce que le problème soit, même partiellement, résolu par M. Barford. Néanmoins, sa thèse m'a paru intéressante et, peut-être, aussi fructueuse pour les futures recherches. C'est pourquoi je me suis décidé, étant directeur de la revue, et soutenu par le comité de lecture, à la publication l'article de M. Barford, en le précédant de quelques remarques et objections de ma part.

D'autre part, je trouve utile d'élargir et d'approfondir les questions techniques du Suaire de Turin. Le travail de M. Barford est donc suivi par quelques observations rapides sur le tissage et la structure du tissu du Suaire de Turin, en comparaison avec de mêmes types techniques connus de l'antiquité et du Moyen Âge, en Europe et dans le Proche-Orient. Je suis persuadé que l'idée est bonne et le choix de l'auteur, un des meilleurs experts européens du tissu archéologique, aussi.

Qu'est-ce qui me paraît donc insuffisant dans l'hypothèse de M. Barford? Elle s'appuie, entre autres, sur les questions de l'activité de la lumière solaire. Cette activité, à un degré très élevé, est évidente dans le bassin méditerranéen, c'est certain. Mais il serait juste de ne pas oublier que les habitants de cette région avaient l'habileté de se protéger contre le soleil. Dans des églises aussi, le nombre des fenêtres et leur taille étaient donc réduits au minimum. Et les vitraux éliminaient tout rayonnement direct du soleil. Voici une condition de plus à traiter en rapport avec la thèse de M. Barford.

Il y a aussi le problème des empreintes du dos du corps humain sur la toile. Quel est leur lien avec la lumière solaire? Et parmi les empreintes, y a-t-il les empreintes des pièces de monnaie antiques?

Je ne m'engage pas ici dans les critiques du texte de M. Barford. Pour mieux expliquer mon attitude envers ce texte, je me servirai du bon mot

d'un célèbre historien dont je n'ose pas citer le nom:
„Je ne suis pas contre mais je ne suis pas pour non
plus”. Que les spécialistes, s'ils le trouvent utile,

prennent la parole. Moi-même, comme directeur
des *FASCICULI ARCHAEOLOGIAE HISTORI-*
CAE, je leur offre la place.